

LES
DERNIERS PAYSANS

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

I



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 *bis*.

1851

les coussins de la banquette, et s'assoupit en grelottant.

L'heure ordinaire du repos était également venue pour moi, et les habitudes sont des créanciers qu'on ne peut ajourner impunément. Endormi par la fatigue et réveillé par le froid, je restais flottant entre deux influences contraires. La diligence avançait lentement avec des intermit- tences de haltes et d'efforts qui exaspéraient ma gêne jus- qu'à la souffrance. J'apercevais vaguement, à travers le vitrage glacé, des buissons chargés de neige bordant la route comme des fantômes accroupis, des arbres qui dressaient à chaque carrefour leurs rameaux noirs, sem- blables à des bras de gibets, de grandes friches auxquelles la neige, entrecoupée de bruyères encore vertes, don- nait l'aspect d'un cimetière à l'heure où les morts vien- nent étendre leurs lincculs sur les tombes. Le tintement des clochettes de l'attelage, le bourdonnement de la voi- ture vide et ébranlée par les cahots, le grincement des essieux fatigués, formaient je ne sais quelle harmonie pénible et monotone qui ajoutait à l'effet de ces lugubres images. Tout à coup la voix du postillon s'éleva dans la nuit. Le chant de cet homme, que je ne voyais pas et qui

semblait venir *d'en haut*, complétait, pour ainsi dire, mon hallucination. Il psalmodiait d'un accent plaintif et prolongé une de nos traditions villageoises, espèces de *sagas* inédites dont chaque jour emporte un lambeau avec les vieilles mœurs et les vieilles crédulités. C'était l'histoire d'une fille-fée condamnée à subir, pendant certaines heures, une métamorphose qui la laissait sans défense et sans pouvoir. La fable et l'air avaient bercé ma première enfance ; tous deux m'arrivaient à travers mon demi-sommeil sans l'interrompre : c'était comme un lointain écho du passé, et ma mémoire achevait d'elle-même les mots et les modulations commencés.

Celles qui vont au bois, c'est la fille et la mère :

L'une s'en va chantant, l'autre se désespère :

— Qu'avez-vous à pleurer, Marguerite, ma chère ?

— J'ai un grand ire au cœur qui me fait pâle et triste ;

Je suis fille sur jour et la nuit blanche biche :

La chasse est après moi par haziers et par friches.

Et de tous les chasseurs le pir', ma mèr', ma mie,

C'est mon frère Lyon ; vite, allez, qu'on lui die

Qu'il arrête ses chiens jusqu'à demain *ressie*.

— Arrête-les, Lyon, arrête, je t'en prie !
Trois fois les a cornés sans que pas un l'ait ouïe ;
La quatrième fois, la blanche biche est *prie*.

Mandons le dépouilleur, qu'il dépouille la bête.
Le dépouilleur a dit : — Y a chose méfaite !
Elle a sein d'une fille et blonds cheveux sur tête.

Quand ce fut pour souper : — Que tout le mond' vienne vite.
Et surtout, dit Lyon, faut ma sœur Marguerite ;
Quand je la vois venir, ma vue est *réjouitè*.

— Vous n'avez qu'à manger, tueur de pauvres filles,
Ma tête est dans le plat et mon cœur aux chevilles,
Le reste de mon corps devant les landiers *grille*.

— Le bras du dépouilleur est rouge jusqu'à l'*aisène* ;
Dans le sang que ma mère avait mis dans nos veines,
J'ai laissé boire mes chiens comme à l'eau des fontaines.

Pour un malheur si fier, je serai *pénitence*,
Serai pendant sept ans sans mettr' chemise blanche,
Et j'aurai sous l'épin', pour toit, rien qu'une branche (1).

(1) Ce chant a été publié, mais défiguré, dans un ouvrage de M. Vaugeois : *Antiquités de la ville de l'Aigle et de ses environs*.

Cette étrange poésie, en me reportant à mes souvenirs d'enfance, m'en rendait peu à peu toutes les sensations. A mesure que le malaise et le sommeil obscurcissaient mes perceptions ; le monde fantastique au milieu duquel mes premières années s'étaient écoulées, et que l'expérience avait plus tard effacé, reparaissait comme des milliers d'étoiles qui émergent dans l'espace à mesure que la nuit s'épaissit.

Chaque fois que je rouvrais les yeux, je rencontrais quelque pont jeté sur un ruisseau, et dont la silhouette me rappelait quelque conte populaire. Il y a, en effet, dans ces routes lancées sur les eaux, je ne sais quoi de hardi qui saisit ceux qui ignorent ; c'est comme une victoire sur la création. En reliant l'un à l'autre des bords opposés, l'homme a l'air de défier le vide et l'espace, ces éternels ennemis de sa puissance bornée ; il accomplit une première conquête qui semble en faire espérer une autre plus importante, et promettre ce grand pont dont, au dire de la tradition, *l'arc-en-ciel n'est que l'ombre !* car les cieux et la terre sont aussi deux rives entre lesquelles coule le fleuve de nos misères, et que tous les efforts de notre imagination tendent à réunir. Puis, quels